

Noir dedans

La Grande Noirceur de Maxime Giroux

Jean-Philippe Gravel

Volume 37, Number 1, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89527ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2019). Review of [Noir dedans / *La Grande Noirceur* de Maxime Giroux]. *Ciné-Bulles*, 37(1), 24–25.



Noir dedans

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Le titre français de ce film atypique pourrait tromper. La « grande noirceur » dans laquelle il plonge n'est pas limitée aux années duplessistes. Elle ne pointe pas vers une reconstitution, malgré son cachet visuellement ancré (mais pas tout à fait) dans les années 1940. En fait, la réalité glauque qu'il déplie pourrait être aussi celle d'un présent parallèle ou d'un futur proche et vaguement rétro : rien n'est exclu. Aucun repère ne tient longtemps dans ce film et c'est justement ça le but. Autant déposer ses attentes à l'entrée, se dire que nous sommes dans la fable et se laisser immerger. Où qu'il aille, ce film ne promet pas d'être banal.

Notre guide principal dans cette **Grande Noirceur** encore à définir s'appelle Philippe, que le récit attrape en mauvaise posture. Ayant gagné quelques pécules dans un concours d'imitateurs de Char-

lot, un petit escroc le lui dérobe aussitôt dans une douche publique, et ce n'est que l'avant-goût des mésaventures qui s'en viennent. Philippe est bientôt lancé dans une itinérance aux allures d'odyssée, quelque part dans le *Midwest* américain, un décor halluciné fait d'étendues désertiques d'où surgissent de temps à autre un patelin fantôme, un voyageur de commerce ou même une communauté de *peaceniks* qui visionne en plein air des archives filmées de la Première Guerre mondiale et de ses gueules cassées. Ce trajet aux rencontres toutes plus insolites les unes que les autres, menaçantes le plus souvent, porteuses d'espoir parfois, auront beau détourner Philippe de son chemin un moment, aucune ne lui fera perdre de vue sa destination.

Ces apparitions sont autant d'aperçus sur un monde en déliquescence et sans re-

pères, que le film accomplit (pas un mince tour de force) d'embrasser dans sa forme et son climat, émaillé d'anachronismes, rappelant que si les années 1940 y sont une référence, elles ne sont pas pour autant un cadre limitatif. Une radio fait entendre une chanson de R.E.M., et une autre, le discours haineux d'un président grotesque et trumpien. Les plans et les ellipses déstabilisent sans arrêt, comme lorsque Philippe, s'endormant à la belle étoile, se réveille au matin enseveli sous la neige. Quant aux repères moraux, c'est la loi de la jungle. Une jeune femme en tient une autre en laisse comme une esclave ou un chien, et Philippe manque de peu de devenir une marchandise de trafic humain.

Cet aperçu tend toutefois à gommer l'une des plus singulières qualités du film de Maxime Giroux, soit le « temps long »



leux, généralement réussi, qui est celui de créer un monde en suspension, une fable sur nos temps obscurs, et de parvenir à nous l'imposer par la force et par l'unité singulière de son style — sa conception sonore immersive, ses dialogues insolites et son travail sur la voix, son monde visuel contrasté où les étendues désertes saturées de soleil fréquentent l'obscurité des tunnels où se passent des choses innommables. Au résultat, **La Grande Noirceur** est un de ces films québécois qui se démarquent par leur courage à se lancer en territoire inconnu, sans carte ni boussole, à se forger comme une énigme sombre et lancinante, tels les remarquables **All You Can Eat Boudha** de Ian Lagarde et **La Petite Fille qui aimait trop les allumettes** de Simon Lavoie, autant de salutaires rappels des expériences uniques qu'il est possible de façonner dans le jusqu'au-boutisme. Il nous en faut. (Sortie prévue : 25 janvier 2019) 

qu'il s'accorde pour déplier son univers et pour définir son personnage, poussant le spectateur à partager au maximum l'incertitude de ce canadien-français errant — et immergé — en territoire étranger et hostile. Nous comprenons éventuellement que nous sommes en guerre et que Philippe est un déserteur qui cherche à rentrer à Montréal malgré la conscription, mais il faut probablement à **La Grande Noirceur** la moitié de sa durée pour établir ces quelques faits sans trahir le mystère de son monde parallèle, sorte de vision concentrée de toutes les grandes noirceurs possibles. En fait, s'il fallait saisir ce film en un mot, « allusif » serait sans doute le meilleur.

Cette grande noirceur est aussi (le film parle du présent) celle du fossé qui s'accroît entre les possédants et ceux qui n'ont rien : c'est le monde de la chance qui sourit aux profiteurs de crise. Chaque rencontre ou presque de Philippe (Martin Dubreuil) semble avoir quelque chose à vendre, un boniment à faire dans une langue officielle ou l'autre, affaire de montrer combien la « grande noirceur » dont il s'agit n'est pas tant déterminée

par la langue que l'on parle que par l'argent dont on dispose.

Parmi les étapes de ce voyage, la pièce maîtresse est sans conteste l'épisode où Philippe est fait prisonnier dans ce qui a des allures de mine abandonnée et se fait torturer par un Français, Lester (Romain Duris), qui fait dans le trafic humain. « On a tout ce que vous voulez, de tous les âges, vivants ou morts, entiers ou en pièces », entend-on dire ce dernier à un client au téléphone. Mis à part l'étrangeté des enchaînements qui ont mené le protagoniste dans ce pétrin, nous voilà obligés d'émettre une réserve : les face à face entre Philippe et Lester tiennent du poncif, classique, où le méchant de l'histoire profite que le héros soit immobilisé pour lui déballer sa philosophie (celle du rêve américain qui se réalise dans l'exercice de la pire forme de marché qui soit). De tous les épisodes du film, c'est le plus explicatif, donc le plus faible, comme si Giroux s'était laissé aller à douter, à mi-chemin de ce film énigmatique.

Appelons cela la rançon du risque. Car Maxime Giroux tente ici un pari péril-



Québec / 2018 / 94 min

RÉAL. Maxime Giroux **SCÉN.** Maxime Giroux, Simon Beaulieu et Alexandre Laferrrière **IMAGE** Sara Mishara **SON** Luc Boudrias, Frédéric Cloutier et Stephen de Oliveira **MUS.** Olivier Alary **MONT.** Mathieu Bouchard-Malo **PROD.** Sylvain Corbeil et Nancy Grant **INT.** Martin Dubreuil, Romain Duris, Sarah Gadon, Reda Kateb, Soko, Cody Fern **DIST.** FunFilm Distribution